

tombaient sur l'insignifiante plaine qui mettait mes armées en déroute. Comment se battre plus longtemps ? la fumée de la poudre était remplacée par le brouillard du matin ; le sang chaud par la fraîche rosée ; les longues lignes de soldats par les longues lignes de guerêts ; les vaches grasses paissaient là où fut le plus fort de l'action.... Il me fallait battre en retraite et faire la paix.

Ces champs de bataille autrichiens, où nous avons récolté si ample moisson de gloire française, sont muets comme tous les autres, quand ils auraient tant de choses à raconter ! A quoi servirait d'ailleurs la description banale et froide que je pourrais faire, quand retentissent encore ces flamboyants bulletins de la *grande armée*, qui participaient de la chaleur de l'action, et quand on peut consulter ces récits stratégiques où la parole a la sèche et vive précision de la manœuvre. Sur la guerre, laissons parler les hommes de guerre, ceux qui disent : j'étais là ; j'y ai eu la jambe cassée !

Je ferai donc comme l'immense vallée que je contemplais du haut du Kalenberg : je me tairai sur la grande lutte ; mais je parlerai beaucoup du grand fleuve qui se déroulait sous mes yeux. C'est d'ailleurs le goût de l'époque de désertier les champs de bataille pour les grandes entreprises d'intérêt général, et l'époque a raison.

Mais à quoi pensaient donc les Romains d'appeler l'Eridan (le Pô) *roi des fleuves* ? et le Danube donc, ou, pour parler comme eux, l'Ister ? Voilà un grand chemin *qui marche*, route vraiment *royale*, qui *va*, à la lettre, de la Forêt Noire à la Mer Noire, — sept cents lieues de cours ! Quel fleuve arrive à un tel terme, après un trajet si long, si laborieux, à travers la vieille terre d'Europe et ses plus grands accidents ! Partir, obscur ruisseau, d'une obscure vallée du grand duché de Bade, près de Doneschingen pour aller tomber glorieusement dans la Mer Noire, en face de Trébisonde, porte